

Bibliographie

LES BACTÉRIES FONT DE LA RÉSISTANCE

CHRISTÈLE AUBRY, GILBERT GREUB
LAUSANNE : EPFL PRESS, 2026

BiUM-CHUV Médiathèque BMI 26770 QW 40 AUB

Luca, le Dernier Ancêtre Commun Universel (Last Universal Common Ancestor), raconte l'apparition des bactéries, leurs pouvoirs, leurs dangers et la lutte humaine face à leur résistance croissante aux antibiotiques.

LA COULEUR DES NEUROLEPTIQUES : JOURNAL INTIME D'UN SEVRAGE

MURIE BROS

LAUSANNE : EPFL PRESS, 2026

BiUM-CHUV Médiathèque BMI 26107 WM 270 BRO

En sevrage médicamenteux, l'autrice raconte avec humour et courage son combat pour retrouver son autonomie, affronter un passé traumatique et puiser dans ses ressources intérieures pour se reconstruire.

NOTRE FRÈRE

MARION CANEVASCINI

LAUSANNE : ANTIPODES, 2020

BiUM-CHUV Médiathèque BMI 25868 WM 203 CAN

Deux sœurs observent la maladie psychique de leur frère, entre peur, tendresse et incompréhension. Ce récit à hauteur d'enfants révèle avec délicatesse comment l'enfance perçoit l'indicible.

AU COEUR DE LA VAGUE : REPORTAGE DESSINÉ

CHAPPATTE

PARIS : LES ARÈNES : COURRIER INTERNATIONAL ; GENÈVE : LE TEMPS

BiUM-CHUV Médiathèque BMI 25765 WC 506 CHA

Dans cette chronique dessinée du Covid 19 qui mêle émotion et humour, Chappatte suit des soignants et des malades à Genève, offrant un hommage humain et poignant à ceux qui ont affronté la crise.

ADULTES AUTISTES, QUI SOMMES-NOUS ?

DANIÈLE CORIN

S.L. : WORLD AUTISM DAY ; ORON-LA-VILLE : GRAPHIC SERVICES SA

BiUM-CHUV Médiathèque BMI 23303 WM 203.5 COR

Danièle Corin présente une dizaine de parcours d'adultes autistes, issus d'entretiens menés avec leurs familles. Le livre explore leurs défis, leur évolution et l'espoir d'une vie accomplie.

JE SUIS GROSSE

MARINA. K

LAUSANNE : ANTIPODES, 2020

BiUM-CHUV Médiathèque BMI 25839 QU 248 MAR

Marina.K raconte avec humour et autodérision son vécu de jeune femme qui se sent grosse : anecdotes, frustrations et tabous brisés pour affirmer son identité et son rapport au corps.

L'AFFAIRE CLITORIS

DOUNA LOUP ET JUSTINE SAINT-LÔ

VANVES : MARABULLES, 2021

BiUM-CHUV Médiathèque BMI 25842 WM 620 LOU

Pulchérie découvre que le clitoris est un organe bien plus vaste et méconnu qu'elle ne l'imaginait. Elle mène alors une enquête engagée pour comprendre son invisibilisation et revendiquer savoir, liberté et autonomie.

EMBRASSE-MOI

LIDIA MATHEZ

GENÈVE : LA JOIE DE LIRE, 2023

BiUM-CHUV Médiathèque BMI 26242 HV 6626 MAT

Dans ce récit autobiographique, Lidia affronte des cauchemars révélant un abus enfoui. Cette prise de conscience déclenche une reconstruction intime, portée par un dessin minimaliste qui accompagne sa réappropriation du corps.

PRENDRE CORPS : ET SI ON PARLAIT DE LA MORT ?

SARAH NAJJAR

GENÈVE : SLATKINE, 2025

BiUM-CHUV Médiathèque BMI 26617 WA 840 NAJ

Sarah Najjar recueille dix témoignages de professionnel·les confronté·es chaque jour à la mort. De l'hôpital au cimetière, elle assemble un puzzle sensible et humain sur la fin de vie.

UN SOUFFLE À L'AUBE

SARAH NAJJAR

GENÈVE : EDITIONS SLATKINE, 2023

BiUM-CHUV Médiathèque ; BMI 26800 BF 575 NAJ

Alma, hantée par la mort de son amie, traverse l'insomnie et interroge le sens de la vie. Guidée par son souffle, elle chemine dans le deuil et découvre une sagesse intérieure où vie et mort se répondent en couleurs.

CONFESSIONS CONFINÉES

SARAH NAJJAR

GENÈVE : SARAH NAJJAR, IMPRIMERIE COLORSET, 2020

BiUM-CHUV Médiathèque BMI 26802 WC 506 NAJ

Sarah Najjar capture avec humour et tendresse les petites scènes du quotidien vécues durant le confinement. Elle croque nos habitudes, nos manies et nos moments suspendus avant qu'ils ne s'effacent de nos mémoires.

PILULES BLEUES

FREDERIK PEETERS

GENÈVE : ATRABILE, 2013

BiUM-CHUV Médiathèque BMI 25800 WC 503 PEE

Frederik Peeters raconte son histoire d'amour avec Cati, bouleversée par le VIH. Entre peur, tendresse et humour, Pilules bleues dévoile le quotidien de la maladie sans pathos et avec une grande humanité.

TDAAH : MODE D'EMPLOI

NADER PERROUD, JEAN-FRANÇOIS MARMION, HÉLOÏSE CHOCHOIS

PARIS : LES ARÈNES, 2025

BiUM-CHUV Médiathèque BMI 26736 WM 169 PER

Cette bande dessinée déculpabilise le TDA/H adulte. Elle explique un cerveau rapide mais chaotique, offre des clés pour comprendre ses mécanismes, s'organiser sans s'épuiser et apaiser l'agitation intérieure, tout en valorisant créativité et estime de soi.

FLEURS INTESTINALES

VAMILLE

PARIS : SARBACANE, 2025

BiUM-CHUV Médiathèque BMI 26654 WI 422 VAN

Camille voit sa « fleur » se faner lorsque la maladie de Crohn surgit et bouleverse son quotidien. Entre douleurs, doutes et rêves menacés, elle apprend à apprivoiser cette maladie invisible pour continuer à créer, aimer et avancer.

MITRA : NE RIEN LAISSER PASSER...

DOMINIQUE VINCK

S.L. : S.N., 2025

BiUM-CHUV Médiathèque BMI 26632 WA 30.5 VIN

Des étudiant·es mènent une enquête sur la controverse entourant le glyphosate, explorant enjeux scientifiques, politiques et sociétaux. Guidés par leur professeure, ils découvrent un labyrinthe mêlant sciences, intérêts opposés et tensions, révélant comment naît et s'embrouille une controverse scientifique.

À retrouver sur le catalogue Renouvaud

La BiUM vous parle de médecine graphique

3.7.2026 –28.8.2026

avec Sarah Najjar, autrice de romans graphiques
sana-illustration.com

La médecine graphique (*Graphic Medicine*) est un mouvement culturel et académique qui fait dialoguer le monde de la bande dessinée et celui de la santé. Par l'image et le récit, elle permet de partager des expériences de maladie, de soutenir l'éducation médicale et de favoriser l'empathie ainsi qu'une meilleure communication dans les soins.

Depuis les années 2020, la BiUM développe une collection consacrée à ce domaine, qui compte aujourd'hui près de 300 titres. Parmi eux figurent une quinzaine d'œuvres créées par des autrices et auteurs suisses, mises à l'honneur dans cette exposition estivale. En complément, découvrez une interview de Sarah Najjar, autrice de romans graphiques.

C'est autour d'un thé à la menthe, à la terrasse d'un café du parc des Bastions à Genève, que nous avons rencontré Sarah Najjar lors d'un après-midi de juin. Elle nous a parlé de sa démarche artistique, des thèmes qui lui sont chers et de sa manière singulière de construire ses récits : recueillir la parole, documenter le réel et le transmettre autant par les mots que par le dessin.

De son histoire, elle raconte être née à Genève au sein d'une famille nombreuse de cinq enfants, d'une mère suisse alémanique et d'un père libanais. Elle a grandi dans un environnement à la fois multiculturel et artistique, entourée de musique par son père et de peinture par sa mère. À la maison, la créativité occupait une place naturelle. « Je crois que ça m'a façonnée », confie-t-elle

Son parcours, poursuit-elle, est loin d'avoir suivi une trajectoire rectiligne. Elle le décrit comme un joyeux désordre. Il lui arrive même de se comparer à une agente secrète menant simultanément trois missions de front.

Vous créez des romans graphiques qui transforment la douleur en beauté. Comment ce langage hybride s’est-il imposé à vous ?

Je dessine depuis toute petite. Le dessin a toujours été un médium important pour moi. Les mots viennent après : d’abord des images apparaissent dans ma tête, puis le récit qui les accompagne. *Un souffle à l’aube* a été imaginé en 2018 après une période difficile, où je méditais beaucoup. Un jour, les yeux fermés, j’ai vu des flashs de couleurs, puis une pieuvre...J’ai utilisé l’aquarelle pour poser ces premières images et émotions sur le papier. C’était le début de cette histoire.

Votre premier roman est né pendant le Covid. Ce ralentissement forcé a-t-il créé les conditions propices à l’écriture et au dessin ?

Oui, absolument. Juste avant le Covid, j’étais déjà plongée dans la création d’*Un souffle à l’aube*. J’avais beaucoup de dessins, mais le scénario bloquait. Puis le Covid est arrivé et tout s’est arrêté : les écoles et frontières ont fermé, des gens ont perdu leur emploi, c’était la panique générale. Alors j’ai mis le premier projet en pause. Je me suis dit : « Il faut documenter ce qui se passe. C’est fou, ça nous dépasse, j’ai envie d’en laisser une trace. »

Comme on vivait au ralenti et qu’on ignorait combien de temps ça durerait, j’ai commencé à partager les histoires de mes proches sur les réseaux sociaux, pour donner des clés de lecture aux autres. Chaque jour, je demandais à une nouvelle personne de mon entourage : « Raconte-moi comment ça se passe pour toi. » J’ai travaillé très vite et conçu *Confessions confinées* en quatre mois.

À ce moment-là, aucun éditeur n’était disponible et j’ai choisi de me débrouiller seule, de trouver un imprimeur et de me jeter à l’eau en autoédition. Une belle expérience qui a rencontré l’intérêt des médias, car j’amenais justement cette perspective documentaire et le ton décalé que permet une bande dessinée.

Dans vos livres, vous traversez la souffrance, mais vous allez aussi chercher la parole de professionnel-le-s de la mort et de la santé. Comprendre pour accepter. Qu’est-ce qui vous pousse vers cette démarche d’ouverture ?

J’ai étudié l’histoire, et très tôt l’histoire orale m’a sensibilisée à la valeur des témoignages. À 17 ans déjà, je faisais des reportages dans les rues de Genève sur des thèmes de société. Cette idée de transmission orale est devenue un fil rouge dans mes livres. Après la mort de mon frère, en 2022, j’ai réalisé que je ne savais presque rien des métiers funéraires. J’ai

eu besoin de documenter pour comprendre et la BD m’a semblé être le moyen idéal pour aborder la mort avec plus de douceur.

Pendant deux ans, j’ai dialogué avec des professionnel-le-s au contact direct des défunt-e-s. De rencontre en rencontre, j’ai visité leurs lieux de travail, pris des photos, retranscrit les entretiens, puis je leur faisais tout relire pour rester fidèle à leurs propos. Je m’accordais seulement quelques libertés graphiques, notamment dans les teintes, car je voulais un résultat coloré.

Certaines expériences ont été plus fortes : voir les corps, entendre une professionnelle saluer les défunts, découvrir le processus de décomposition avec un spécialiste, assister à une levée de corps. C’était bouleversant, mais essentiel au projet. Toutes les personnes rencontrées m’ont accueillie avec une grande générosité.

Vous n’avez pas peur de montrer votre vulnérabilité. Comment tracez-vous la frontière entre ce que vous gardez pour vous et ce que vous choisissez de partager avec le public ?

Je ne crains pas de montrer ma vulnérabilité, mais je trace une frontière en créant de la distance. Dans *Un souffle à l’aube*, le personnage d’Alma ne me ressemble pas : autre physique, autre famille, il est neutre pour que tout le monde puisse s’y projeter. Les lieux, les décors, beaucoup d’éléments sont inventés. Seuls quelques faits restent vrais : Lausanne, l’insomnie, Berne.

Cette mise à distance m’est nécessaire, car je ne souhaite pas étaler ma vie mais plutôt la mettre au service d’une expérience universelle. J’aime les récits authentiques et ce lien au réel est important pour moi, mais ce n’est pas une autobiographie.

Dans *Prendre corps*, je parle de mon frère, mais là aussi, je m’efface vite pour laisser la place aux autres, à leurs histoires et à leurs témoignages. C’est ma manière de rester sincère tout en préservant une part de moi.

On parle beaucoup de *Graphic Medicine*, ces romans graphiques qui abordent des thématiques de santé. Vous reconnaissez-vous dans ce courant ?

Je ne connaissais pas ce terme, c’est intéressant. Vous avez raison, il y a souvent des thématiques de santé dans mes ouvrages. Mais je n’ai pas envie de me limiter à un courant, je veux surtout faire ce qui a du sens pour moi. Tant mieux si mes livres entrent dans ce courant, tant pis si ce n’est pas le cas.

Une bande dessinée demande environ trois ans de travail. Après mon dernier livre, *Prendre corps*, j’ai pris une année pour souffler, mais je veux commencer un nouveau projet en septembre. Cette fois, ce ne sera ni sur la mort ni sur la médecine : j’aimerais explorer la technologie, toujours avec un ancrage réel. Et j’ai également envie d’essayer une autre technique artistique : ce sera aux néocolors ! J’ai besoin de jouer quand je crée, sinon je m’ennuie.

Malgré tout, les thèmes liés à la santé, à la société et à l’humain reviennent souvent dans mon travail. Pour une exposition au Musée d’ethnographie de Genève sur le thème du futur, j’ai choisi de faire la part belle à la nature en dessinant de grands espaces colorés. Une invitation à se ressourcer au cœur d’une végétation luxuriante. J’ai aussi récemment contribué à l’identité visuelle d’une association qui œuvre autour du deuil et du handicap. Même quand ce n’est pas le sujet principal, ces questions réapparaissent.

Recevez-vous des retours de professionnel-le-s de la santé ou de personnes en souffrance ?

Oui, souvent j’ai des professionnel-le-s de la santé qui viennent me parler lors des dedicaces : médecins, infirmières, aides-soignant-e-s, croque-morts. Ces personnes m’expliquent pourquoi mes livres les touchent et ça me fait vraiment plaisir.

Il y a peu, j’ai présenté mon travail dans une église. Cela m’a permis d’échanger avec un public différent, autour de la foi, des traditions religieuses et de la manière dont chacun-e aborde la mort. J’ai grandi avec un père musulman et une mère protestante, tous deux croyants et très ouverts à d’autres manières de penser. J’aime être bousculée dans mes convictions, écouter des points de vue opposés : ceux de scientifiques comme Vincent dans *Prendre corps*, qui ne croient pas à une vie après la mort, ou ceux et celles de croyant-e-s qui pensent que la mort n’est pas la fin de tout. Cette diversité me nourrit.

Vous n’avez pas d’atelier, où et comment travaillez-vous ?

Je peux dessiner entre quatre et six heures par jour, mais ce n’est pas mon rythme quotidien habituel, car j’ai un emploi fixe à côté à 80%. Pour *Prendre corps*, j’ai fait une année sabbatique : je travaillais quotidiennement, entre promenades en forêt et longues sessions de dessin, à mon propre tempo. J’aime l’énergie du matin : je commence vers neuf heures et je peux aller jusqu’à vingt-deux heures, même si la lumière naturelle reste essentielle pour les couleurs. Je fais des pauses toutes les deux heures, pour ne pas me transformer en meuble ! Je n’ai pas d’atelier, pour des raisons financières et pratiques. Travailler chez moi est plus simple : tout

est à portée de main. En ce moment, je dessine sur-tout le soir, le week-end ou pendant des semaines de vacances dédiées à mes projets. Peut-être qu’un jour j’aurai un atelier. Mais j’aime aussi la stimulation intellectuelle de mon travail en équipe à côté. Trouver un équilibre entre les deux me convient assez bien.

Retrouvez ***Sarah Najjar*** :

→ au Musée d’ethnographie de Genève (MEG) du 7 mai 2026 au 10 janvier 2027 dans l’exposition *Le futur, c’est quoi ?* qu’elle a illustrée ;

→ en interview dans le numéro 61 de juin 2026 de la revue *Planète Santé* ;

→ en vidéo dès le 20 août 2026 sur les réseaux sociaux de la la Bibliothèque de Vevey dans le cadre d’une série de portraits de personnes travaillant autour de la mort ;

→ au Rolex Learning Center du 28 septembre au 2 octobre 2026 et aux Jours santé UNIL du 5 au 9 octobre 2026 dans l’exposition *Le pardon, un nouvel horizon ?* qu’elle a également illustrée.